

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La dérive des capitaux Les écrivains et l'argent

Stéphanie Clermont, Mickaël Bergeron, Aleksi K. Lepage, Nicholas Giguère and
Isabelle Beaulieu

Number 177, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92947ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Clermont, S., Bergeron, M., Lepage, A. K., Giguère, N. & Beaulieu, I. (2020). La dérive des capitaux : les écrivains et l'argent. *Lettres québécoises*, (177), 4–21.



La dérive des capitaux

Les écrivains et l'argent

Textes

Stéphanie Clermont

Mickaël Bergeron

Aleksi K. Lepage

Nicholas Giguère

Isabelle Beaulieu

Photographe | Camille Ropert

Illustrations | Catherine Ocelot

2020_les écrivains et l'argent_

Stéphanie Clermont

La possibilité d'écrire, pour moi, vient à la fois de mon accès à l'argent et de mon manque d'accès à l'argent. Je n'ai jamais eu peur d'être à la rue, j'ai donc de mon plein gré créé des situations, ou laissé des situations se développer, qui m'ont conduite là où ma curiosité voulait aller, ce qui, souvent, est en sens inverse du chemin qui mène vers l'argent. Je subviens moi-même à mes besoins de base, mais j'ai le coussin familial de la classe moyenne: un billet d'autobus Greyhound pour rentrer à la maison à Noël, une avance sur la voiture, une partie du loyer ou une séance de thérapie ici et là. Je n'ai pas suivi le parcours qui m'aurait été accessible vu ma sociodémographie, soit celui des études universitaires. Je voulais trouver des moyens de vivre sans argent, contre l'argent, à l'extérieur de la logique capitaliste. Je ne voulais pas passer toute ma vie à travailler pour moi seulement, je ne voulais pas être exploitée par un patron, je n'aspirais pas à exploiter les autres. Je ne voulais et ne veux toujours pas hausser les épaules devant l'État policier se mobilisant pour défendre le droit des riches d'exploiter les pauvres. Je me suis fondue à un groupe de gens qui pensent comme moi. Je consignais ce que je voyais sous forme de poèmes dans mes cahiers.

Je me rappelle un camarade qui m'a un jour déclaré qu'il détestait ce que j'écrivais, parce que c'était beau.

Les autres l'avaient trouvé dur, dogmatique, ridicule. Mais moi, ça m'est toujours resté. Encore aujourd'hui, je me demande s'il a vu en moi une traîtresse, quelqu'un qui traîne dans le milieu anticapitaliste pour prendre des notes, que je transformerais un jour en produit, en livre.

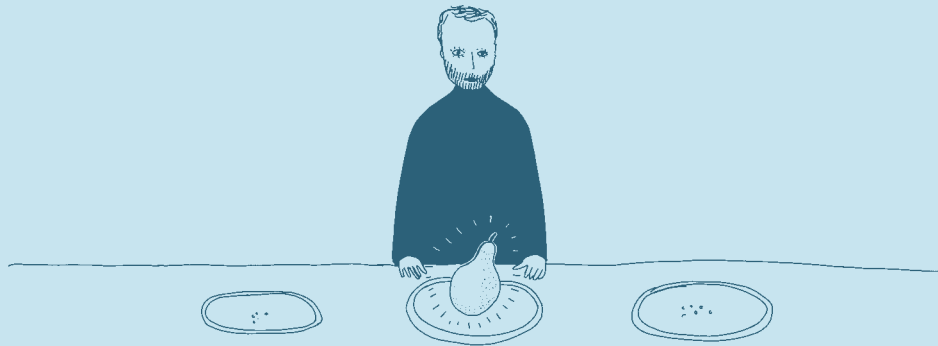
Toute ma vie, j'ai pris des risques au nom de ma soif d'indépendance, d'aventure, d'écriture. Mon parcours n'a jamais été stratégique, au sens carriériste du terme, mais il m'arrive de me dire que j'ai bien joué mes cartes. Je n'ai pas de dettes étudiantes, et du même coup j'ai vécu autre chose que l'université, ce qui me donne de la matière pour écrire. Mes parents ont été là pour moi et le sont encore.

Et pourtant, je suis tout le temps angoissée.

Je ne connais pas la situation financière de tous les gens que j'ai rencontrés dans le milieu de la littérature depuis trois ans, mais je sens que nous sommes plusieurs à vivre au-dessus de nos moyens. Avant d'être publiés, nous rêvions de l'être. Une fois

notre nom étampé sur la couverture d'un livre, nous pourrions passer tout notre temps à écrire, nous aurions l'écriture comme profession, croyions-nous. Mais finalement, le soulagement que procure la lettre d'acceptation d'une maison d'édition est de courte durée. Nous découvrons que la publication d'un livre n'est pas la fin, mais le début d'un processus, comme une invitation à se faire décortiquer: quelle est ta formule, quelle est ton intention, qui es-tu, quelle est ta cause, à qui t'adresses-tu; c'est à nous de faire mousser, de donner, encore donner, donner comme si ce deuxième acte de la littérature, la prestation devant public qui vient après la publication, était bien rémunéré, alors que nous ne sommes pas payés, ou si peu. Il s'installe, pour l'écrivaine qui a un peu de succès, une confusion entre son capital culturel et son capital tout court. Tu peux te rendre à Radio-Canada au milieu de la journée et faire une entrevue, n'est-ce pas? Tu peux payer ton gaz pour aller au Salon du livre de Québec et te faire rembourser dans six mois, n'est-ce pas? Non, je ne peux pas, et toi non plus, mais on le fait quand même, on prend du retard sur nos paiements de carte de crédit, parce que ça fait partie de la game de faire énormément d'autopromotion.

En ce moment, j'ai un enfant d'un an qui va à la garderie, j'écris deux ou trois jours par semaine et j'ai un emploi alimentaire à temps partiel. J'écris mille mots par jour, mais ce n'est pas assez, je sens que ce n'est jamais assez, je n'arrive pas à me plonger dans mon écriture, je suis fatiguée, la solitude me terrasse. Quand je suis au travail, je suis consciente des heures qui passent où je ne suis pas en train de travailler les textes que j'ai à écrire. Je dépends du salaire de mon chum, qui trime dur, et ça fait que je me sens la responsabilité de faire beaucoup de tâches ménagères et de me lever la nuit pour consoler notre bébé. J'ai pris des contrats avec des magazines récemment parce que ça fait plus de deux ans que j'ai publié mon premier livre et que je veux m'accrocher à quelque chose qui confirme que je suis encore une autrice, mais quand je travaille sur les articles, je suis frustrée de ne pas avancer sur un projet de livre. Quand je vais bien, je peux en rire, et me dire que c'est le début, que c'est comme ça les débuts de carrière, que c'est comme ça avoir des enfants, et qu'un jour je serai sage, calme, aisée, et que tout ça me fera sourire en coin. Mais quand je ne vais pas bien, je décide que ça ne peut pas continuer. Il y a des gens qui ont les nerfs pour ça, me dis-je, et je ne pense pas que j'en fais partie. Tant qu'à travailler, je vais travailler en échange d'un revenu.



Je me retrouve, une fois tous les six mois, sur internet, à la recherche d'un revenu stable et de conditions de travail décentes. Je consulte des sites web comme « arrondissement.com » et « le grenier aux emplois » et m'imagine intervenante sociale ou traductrice – des emplois qui me semblent, alors que je suis dans mon délire, tout à fait dans mes cordes. J'envoie des CV et, évidemment, je n'obtiens pas ces emplois pour lesquels je ne suis pas qualifiée. Je vais sur le site de l'UQAM. Plusieurs diplômes me sont alléchants, la perspective de suspendre l'écriture pendant quatre ans me rebute et me paraît trop risquée. Six ans sans rien publier, c'est long. Et si on m'oubliait ? Moi qui avais d'abord songé à publier anonymement, je suis apparemment devenue quelqu'un qui ne veut pas qu'on l'oublie.

Sur mon ordinateur, dans un dossier nommé « CV etc. », il y a soixante-treize documents, qui portent des noms comme « 2014_StéfanieClermont_cuisine », « 2015_StéfanieClermont_réceptionniste », « 2016_StéfanieClermont_sous-titrage ». Il y a des documents que je n'ai aucun souvenir d'avoir créés et qui me font rire jaune quand je les retrouve en préparant l'écriture de ce texte, comme « lettre d'intention entretien ménager » et « Candidature spontanée YMCA ».

Si je devais composer un CV qui n'aurait pas de destinataire précis, un CV ultime, honnête, il s'étendrait sur plusieurs pages et aurait une dizaine de sous-catégories. Je ne distingue pas les emplois rémunérés du bénévolat, car les emplois rémunérés que j'ai eus font peu de poids dans ma candidature. En revanche, j'ai fait beaucoup, beaucoup trop de bénévolat.

Tout ce que j'ai appris à faire depuis dix ans, je l'ai appris en travaillant gratuitement. Radio, montage sonore, reportage, traduction. Je sais le faire parce que je l'ai fait ; je ne suis pas la meilleure parce qu'il m'a toujours fallu abandonner le travail gratuit au profit d'un emploi lambda. Je ne suis pas en mesure de me trouver un emploi dans ces domaines parce que mon expérience ne s'ajoute à rien, les employeurs n'ont aucune raison de me préférer à un autre candidat qui a toutes les mêmes expériences en plus d'un diplôme durement gagné. Qu'est-ce qu'il me reste ? Il me reste l'écriture, vers laquelle j'ai sûrement, si on commence à compter à partir de mes journaux intimes de l'école primaire, mis les fameuses dix mille heures de pratique nécessaires, selon Malcolm Gladwell, à devenir un expert. Je ne vis pas de mon écriture, mais je peux me dire que ça s'en vient. Comme il est maintenant dans l'ordre du possible que quelqu'un décide de me payer pour être moi-même, je garde une attitude positive et traite ma vie

comme de la matière, quelque chose à embellir, à emballer et à publier. De retour à ma table de travail, à mes manuscrits, je ne compte pas les heures. Quand mon chum rentre à la maison, je suis à la fois jalouse de son salaire et honteuse d'avoir passé la journée à « faire ce que j'aime ».

Je n'aime pas les entreprises et je n'aime pas penser que je suis une entrepreneure, mais les artistes sont toujours un peu des entrepreneurs, et aussi des produits. Comme un enfant entraîné dès l'âge de trois ans dans les cours de violon, ou un adolescent joueur de basket qui s'entraîne jusqu'à atteindre un niveau professionnel pour une équipe collégiale, je travaille sans arrêt à augmenter ma valeur. Je suis l'inventeur de moi-même, mais est-ce que je peux vendre mon brevet ? Ou est-ce que mes entraîneurs vont faire de l'argent sur mon dos et écrire des lois stipulant que je n'ai pas le droit d'être rémunérée ? Est-ce que mes parents vont se rendre compte, dans dix ans, qu'il y a des milliers d'autres enfants, comme moi, qui jouent du violon à s'en rendre malades, et que parmi nous, une poignée seulement vont devenir musiciens professionnels, et un, ou deux, seulement soliste international¹ ?

Impossible de le savoir. Impossible de prédire si oui ou non, on va vivre de son art. C'est une tombola qui peut rendre malade, mais qui a quelque chose d'idiot, un peu comme l'affirmation de 34 % des Canadiens qui déclarent que leur plan de retraite, c'est gagner à la loterie².

Samuel Beckett a dit qu'il écrivait parce qu'il ne savait rien faire d'autre. Je pense que pour beaucoup d'écrivains, dont moi, « ne rien savoir faire d'autre » est une prophétie autoréalisatrice. Avant de penser à faire de l'argent, on écrivait, on a donc appris à écrire. Et puis, la littérature nous a tant habitués qu'on n'a pas appris grand-chose d'autre. Un jour, on a décidé d'essayer d'écrire professionnellement, car sinon, on n'aurait plus le temps d'écrire. Dans tous les autres emplois que j'ai occupés, j'ai appliqué une philosophie à la Bartleby, faisant juste assez bien mon travail pour que le patron n'ait rien à redire, mais n'acceptant surtout pas ses invitations à prendre le bien-être et l'avenir de la compagnie à cœur. Je ne peux pas faire ça avec l'écriture. Si je veux la bourse, il faut que mon projet soit meilleur que les autres. Pour que mon projet soit meilleur que les autres, il faut que j'y mette du temps. Si je veux avoir du temps à y mettre, je ne peux pas travailler quarante heures par semaine dans un tout autre domaine. Ou peut-être que oui ? Est-ce que je devrais essayer ? Est-ce

que je devrais m'inscrire comme étudiante au cégep? Est-ce que je devrais écrire seulement par amour, comme avant, dans mes cahiers? Non, Stéfanie, non! Publie un autre livre! Écris-tu en ce moment? Je sais que tu es occupée avec le bébé, mais... écris-tu en ce moment?

La société moderne est l'autrice du concept de « l'artiste », cet être noble et ignoble qui développe son ego et qui le met en vitrine, qui accumule des preuves de ses accomplissements pour mieux se vendre, puis essaie de se forcer à vivre à l'extérieur du regard des autres pour être lui-même celui qui regarde le monde, dans l'espoir d'en extraire une matière à raffiner et signer. Comme il fait tout ça tout seul, il a de bonnes excuses de ne rien foutre d'autre. Il était, jusqu'à la fin du xx^e siècle, l'aboutissement de la civilisation, du capitalisme : une chance que tout ça existe, que l'artiste peut manger au restaurant, boire du café, prendre l'avion, voir le monde, se promener, vivre tout seul dans la métropole, ne penser qu'à son art. Il se croyait damné et marginal, mais, depuis sa marge, il justifiait mieux que quiconque la domination et la captivité de tous ceux, végétaux, animaux, humains, qui travaillaient, souffraient et mouraient pour que lui puisse créer. Mais aujourd'hui, le libéralisme est allé encore plus loin : les habitants des pays riches, qu'ils aient ou non de l'argent, sont tous des artistes. Le capitalisme est entré dans la phase de la performance et de l'anxiété constante. La subsistance est là, à portée de la main ; mais elle est conditionnelle. Il ne suffit pas de travailler. Il faut y mettre son âme. Il faut être inspirant. Il faut être fort. Il faut gérer son corps, sa vie, ses émotions, son budget, tout ça sans communauté, et si on n'y arrive pas, si l'anxiété et la dépersonnalisation sont trop grandes, le constat psychologique est que l'individu a un problème, qu'il n'arrive pas à devenir adulte. Et chacun croit que tout le monde s'adapte bien, sauf lui. L'anxiété est le secret public de cette phase du capitalisme, comme l'explique l'Institute for Precarious Consciousness dans son excellent texte, *We Are All Very Anxious*³. Et comme la communication elle-même est presque entièrement récupérée par ses plateformes, même dans les milieux anticapitalistes, il est rare de trouver un endroit où parler, où écrire, librement, sans avoir l'impression d'être jugé, évalué, en entrevue pour un emploi ou une opportunité quelconque.

« Vendre son âme » a déjà été une phrase connotée négativement. Aujourd'hui, elle a plutôt une tonalité féministe, résiliente. Je ne m'identifie pas au système hiérarchique traditionnel des emplois stables, qui me rejette de toute façon. J'applique donc du maquillage, je mets ma webcam en marche et je fais face à l'austérité avec brio. J'enregistre une chanson qui, regarde donc, a été visionnée tant de fois qu'une compagnie m'offre de l'argent pour annoncer son produit. Je peux être fière de vivre de mon art ; mais je ne me reposerai pas, car ma motivation demeure la précarité, et non le simple désir de chanter.

Au sein du genre de communauté dont je veux faire partie, il n'est pas attendu que nos amis, voisins, cousines, soient les meilleurs. Les membres d'une communauté s'aiment parce qu'ils se connaissent,

parce qu'ils passent du temps ensemble, parce qu'ils sont au même endroit et vivent des choses ensemble. Dans le régime capitaliste contemporain, des algorithmes déterminent pour nous les gens que nous devrions ajouter à nos listes, des « amis » qui sont aussi des « contacts » qui sont aussi des gens qui pourraient soit nous embaucher, soit devenir nos employés. Comme nous ne connaissons pas les gens qui forment aujourd'hui nos « communautés », nous sommes tous remplaçables. Le but de l'amitié n'est pas l'amitié, mais le succès. Il est facile de trouver une personne qui chante encore mieux, qui écrit encore mieux. La course, non seulement la course à la survie, mais celle à l'amitié, à la légitimité, au simple sentiment d'exister, se déroulent entre ceux qui travaillent le plus fort. L'argent, s'il y en a, viendra à la toute fin. En attendant, il faut faire semblant que de toute façon, l'argent nous importe peu, et que même le regard des autres nous importe peu. On fait ce qu'on fait par amour, parce qu'on est un artiste dans l'âme.

Aujourd'hui, l'écrivain est distrait, vaguement critique, surtout triste. Il se dit chanceux de faire ce qu'il aime, c'est-à-dire qu'il sait que son rôle au sein du capitalisme est loin d'être le plus pénible, et il s'en veut de souffrir.

Est-ce que les choses peuvent changer? Oui. Je pense que oui. Mais il faut que le secret public soit brisé. Il faut rompre avec la tendance à tout voir par la lorgnette de la psychologie. Le capitalisme voudrait nous prendre toutes nos heures, en plus de contrôler nos mouvements, restreindre nos relations avec les autres formes de vie, empêcher notre autonomie. Il faut du courage pour admettre que nous en souffrons. L'écriture peut être une forme de résistance, une puissance nous ramenant à notre profondeur, notre colère, notre histoire, nos relations, nos vérités et nos mystères. À la fois secrète, amoureuse et bouteille à la mer. Je voudrais d'une écriture qui ne soit ni bonne, ni mauvaise, mais sincère, éclairante et cathartique. Il faudrait, pour accueillir cette écriture-là, créer des espaces désaliénés. Des espaces où l'on se rencontre, pas pour faire du réseautage, pas pour se filmer, pas pour se faire un nom, pas pour s'applaudir – mais pour se rencontrer. Il faudrait partager ce qu'on a, voler ce qui nous manque, lutter pour se saisir de nos vies. L'argent demeurera un problème tant que nous vivons sous le règne du capitalisme. Mais la colère et l'humour ont meilleur goût que l'anxiété et le syndrome de l'impoteur. Il n'y a pas de pureté et pas de solution individuelle. Tout en organisant nos vies selon la probabilité que le capitalisme ne s'effondre pas demain, je crois qu'il y a moyen, viscéralement, de refuser notre rôle, d'abandonner l'espoir d'être sauvés par le succès, de garder l'écriture, précieusement, pour nous, et de détruire les écrivains.

1. Malcolm Harris, « How to Make a Virtuoso Violoniste », *The New Republic*, 21 octobre 2015.

2. Graham F. Scott, « 34 % of Canadians plan to retire by winning the lottery », *Canadian Business*, 30 janvier 2014.

3. Institute of Precarious Consciousness, billet de blogue du 4 avril 2014.

Stéfanie Clermont est née à Ottawa en 1988. Elle est l'autrice du recueil de nouvelles *Le jeu de la musique*, publié au Quartanier en 2017. Elle vit à Montréal.



L'art de ne pas faire d'argent

Mickaël Bergeron

La question est fréquente depuis que j'ai publié mon premier livre l'an dernier : « Pis, fais-tu de l'argent, en as-tu vendu beaucoup ? » Une curiosité qui, la plupart du temps, trahit la méconnaissance du monde littéraire.

On ne peut pas en vouloir au lectorat ainsi qu'à nos proches de ne pas savoir à quel point les auteurs et autrices ne font pas beaucoup d'argent avec leurs œuvres. Le milieu artistique en général aime bien faire semblant que tout est glamour, que tout est affaire de passion et d'inspiration, que les rencontres avec le public sont « le vrai salaire », même si ça ne paie pas le loyer et les rendez-vous chez le psy.

Comme me le disait Érika Soucy, autrice de *Les murailles* (VLB, 2016), pour ne nommer que celle-ci : « Tout le monde dans le milieu sait que l'écriture est un *side-line*. » Même ceux et celles qui gagnent des prix, qui sont dans les palmarès des ventes ou qui sont « chummy-chummy » avec Marie-Louise Arsenault tellement ils et elles sont souvent à *Plus on est de fous plus on lit*, même celles et ceux qui sont professeurs ou médiatrices culturelles ou journalistes ou baristas ou n'importe quel autre métier. Parce que c'est comme ça que les auteurs et autrices gagnent réellement leur vie. En faisant autre chose.

Érika Soucy est maintenant une exception. Depuis trois ans, elle vit de sa plume, mais pas en écrivant ou en vendant des livres. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est elle : « Écrire pour la télévision, ce n'est pas de la création littéraire. » Elle vit quand même de sa plume. Ses principaux revenus viennent de la télévision, de l'écriture d'émissions, comme *Léo*, de Fabien Cloutier, entre autres.

Je me souviens que, lorsque j'ai commencé à participer à des événements littéraires, bien avant la sortie de mon livre, je ne me considérais pas comme un auteur. Solide syndrome de l'imposteur. Un poète m'avait alors dit : « T'es bien plus un auteur que moi, tu gagnes ta vie en écrivant depuis des années ! » Peut-être.

Comme Érika Soucy, je ne peux pas dire que c'est de la création littéraire, mais c'est vrai que, depuis bientôt vingt ans, la totalité ou la grande partie de mes revenus provient de textes de mon cru. Si j'essaie d'avoir un certain élan dans mes chroniques, mes textes journalistiques peuvent être expéditifs, bâtis avec une mécanique bien huilée et répétitive. Faut être efficace et rigoureux avant d'être créatif. Je comprends, donc, quand Érika dit que la télévision n'est pas de la création littéraire, mais je me considère quand même chanceux de pouvoir faire de l'argent en écrivant, même si parfois, avouons-le, le sujet est plate.

« Je n'ai pas encore trouvé mon équilibre complet d'écrivaine, ajoute Érika, il me manque un peu de création. » Elle ne se plaint pas. Elle ne regrette pas du tout d'avoir lâché sa *day job* pour se consacrer à l'écriture et elle sait qu'elle n'est pas dans la situation « régulière ». Le défi, quand tu gagnes ta vie en écrivant pour d'autres, c'est que tu as moins envie de consacrer tes congés à l'écriture de projets personnels. Ce qui peut devenir ironique à un certain point.

La quête d'un revenu

L'autre ironie, c'est qu'il y en a de l'argent, il s'en vend des livres. Selon l'Observatoire de la culture et des communications du Québec, la vente de livres neufs a généré plus de 600 millions de dollars en 2018. Où va cet argent, coudonc ? Visiblement pas dans les comptes bancaires des écrivain-es.

L'Union des écrivain-es québécois (UNEQ) publiait en 2018 une étude avec des chiffres qui font mal : le montant annuel moyen gagné par les écrivain-es provenant de leur travail littéraire dépasse à peine les 9 000 \$. C'est à peu près le revenu d'une personne sur l'aide sociale. C'est la moitié du revenu qu'il faut, selon Statistique Canada, pour subvenir à ses moyens sans nuire à sa santé.

Ça fait mal, mais je vais jouer encore dans la plaie. La même étude nous apprend que « 90 % des répondants n'ont pas engrangé un revenu annuel lié à leurs activités littéraires supérieur à 25 000 \$ ». Suis-je le seul à avoir l'impression que les 600 millions des ventes sont détournés quelque part ?

Non, je ne suis pas la seule personne. Selon Mélodie Vachon Boucher, autrice, bédéiste et illustratrice, le modèle d'affaires du financement des écrivain-es est « dépassé ». Elle s'explique : « Ça ne reflète pas la répartition réelle de l'investissement en temps et en argent de produire un livre. » Selon elle, cette division, où 10 % des recettes (en général, mais ça peut varier de 6 % à 18 %) retournent à l'auteur ou l'autrice, n'a pas de sens. Le reste de la tarte est mangé par les éditeurs (30 %), les distributeurs (20 %) et les librairies (40 %).

Mélodie a décidé d'utiliser sa fibre entrepreneuriale et d'autoéditer certains de ses projets – sans pour autant cesser de collaborer avec des maisons d'édition. « C'est trois fois plus payant de vendre deux cents livres de manière indépendante que mille livres avec un éditeur », soutient-elle. « Je ne veux pas dénigrer le travail des éditeurs, insiste-t-elle, personne ne roule sur l'or, c'est vrai, sauf que les auteurs sont les seuls qui ne peuvent pas en vivre. Les éditeurs ou les libraires, même s'ils ne sont pas riches, n'ont pas à avoir une deuxième job pour y arriver ! »

« Je reçois un appel, un gars de radio. Je comprends que son émission n'a pas de budget pour payer ma musique et que son émission ne fera pas d'argent, mais lui a un salaire pour créer son show alors que moi je ne suis pas payé pour la musique dont il a besoin, c'est ça qui devient insultant », disait grosso modo un musicien dans une envolée sur les réseaux sociaux.

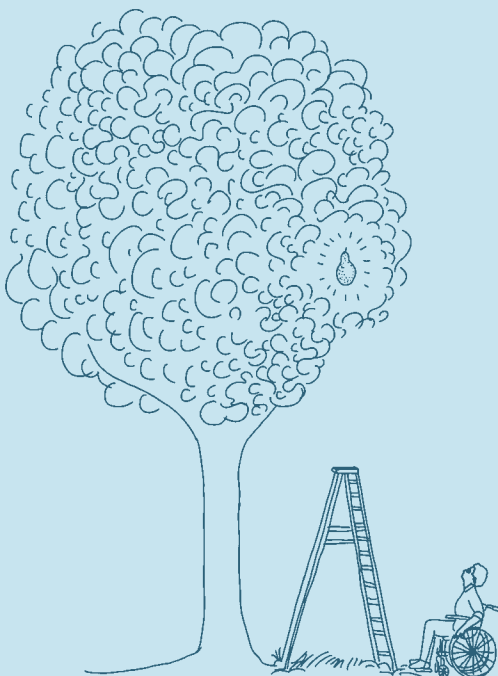
Ça fait drôlement écho à une autre critique de Mélodie. « Les salons du livre sont subventionnés et ont du personnel parfois bien payé pour organiser une fête des auteurs, mais les auteurs ne sont pas

payés pour être là ! Pourtant, un salon sans auteurs, c'est juste une grosse librairie ! »

Non seulement les écrivain-es ne sont pas payé-es pour y passer quelques heures ou parfois quelques jours, mais les frais pour y être ne sont pas toujours couverts – même le café –, et donc ils sont sur le bras des artistes (qui ne font pas d'argent avec leurs livres en général, rappelons-le). « C'est insultant, ajoute la bédéiste, ça me fait détester mon métier ! Si au moins on couvrait ces frais ! »

On allègue souvent que les personnes qui font de l'argent travaillent fort pour cet argent et dans la plupart des cas, c'est vrai. Sauf qu'il y a aussi plein d'écrivain-es qui travaillent fort et qui ne font pas d'argent quand même. Il y a un truc aléatoire dans tout ça. Pourquoi cette conférence m'est payée 750 \$ alors que l'autre est rémunérée 200 \$? Dans les deux cas, je suis invité pour mon expertise et ma réputation. Pis je vais sûrement mettre autant d'énergie dans les deux.

« La télévision, c'est plus payant que tout le reste, raconte Érika Soucy. Je mérite mon salaire, mais quand on compare les heures qu'on met sur un livre ou pour une pièce de théâtre versus la télévision, c'est limite vulgaire comme différence. Personne ne veut trahir ses convictions, mais c'est difficile de résister à certains projets, le chèque est alléchant. » Et c'est ainsi qu'un-e artiste met en attente ses projets personnels. Il faut bien vivre pis une vision artistique permet rarement de juste vivre.



Le mythe de la douleur

Parler de son succès peut parfois être mal vu, mais le malaise est plus grand quand un-e artiste parle de l'échec de son livre, du fait d'en arracher, de ne pas y arriver. Il faut faire comme si tout allait bien, peu importe. Si faire de l'argent s'accompagne d'une gêne, c'est la honte qui est liée à la précarité. Mais aussi le stress. Et les problèmes.

Tout ça n'est pas juste une question de principes et de redevances. La précarité, ça fait mal. « Être écrivaine, ça sonne hot, poursuit Mélodie, mais c'est pas hot. La banque ne trouve pas ça hot. »

L'ex-humoriste Hannah Gadsby débine savoureusement ce cliché dans son spectacle *Nanette* (à écouter sans hésitation). Ce n'est pas parce que des gens réussissent à créer des œuvres incroyables dans la souffrance ou dans la pauvreté qu'on doit perpétuer ces souffrances. C'est franchement cruel. Qui sait ? Peut-être que les œuvres seraient encore plus grandioses si ces gens étaient soignés ? Si ces gens ne faisaient pas des burn-out ? Si ces gens avaient une vie confortable ?

Que se passerait-il si les artistes pouvaient entièrement se consacrer à leur art plutôt que négocier avec le service des recouvrements ?

Mourir pour son art, ça fait une belle image, mais ça ne fait pas une société bien riche.

Mickaël Bergeron est un vétéran des médias, mais un jeune auteur qui multiplie les projets, dont son premier essai, *La vie en gros*, publié à Somme toute en 2019.

La bourse ou la vie dans la vallée des à-valoir

Aleksi K. Lepage

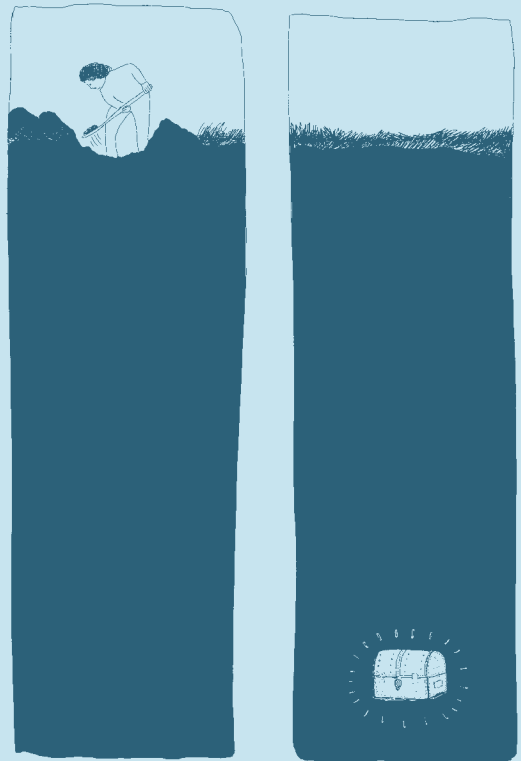
Pauvres, mais libres. C'est beau sur papier. Dans la vie plate, les écrivains s'inquiètent toutefois, eux aussi, de la hausse des prix du gaz ou du steak haché. On n'a rien pour rien, soit. Or, écrire n'est pas rien. Et des lettrés sont tannés.

Il ne viendrait certainement pas à l'esprit d'un concessionnaire automobile de confier à tel ou tel écrivain les responsabilités, fort bien rémunérées, du porte-parole officiel de Mazda ou Hyundai. Aussi, on imagine assez mal une romancière, même archiconnue et célébrée, faire la mascotte pour une pub d'essuie-tout hyper absorbant, ou un poète authentique et respecté prendre le rôle, chèrement payé, d'ambassadeur des fromages d'ici. Rien là qui soit nouveau : des humoristes et des figures de la télé font vendre du lait, du pain, des hamburgers, des chanteurs prêtent leur voix à des annonces de jeeps, des athlètes médaillés promeuvent du jus d'orange, etc. Boulots d'appoint.

Mais les gens de lettres habitent d'étranges terres dans le vaste paysage culturel québécois, en marge du showbiz, entre l'ermitage et le vedettariat, et où l'argent ne pousse indéniablement pas dans les arbres. Ils n'ont rien à vendre que leurs livres. Un petit trochet parmi les centaines d'écrivains, de grand talent ou nés sous une bonne étoile, en fait son principal gagne-pain. Les autres attendent un signe du ciel... Ou du Conseil des arts.

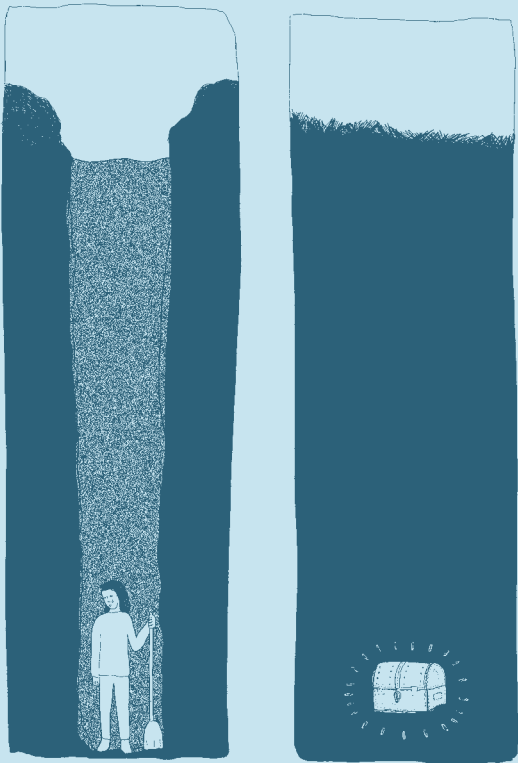
Ras-le-bol et plein le casque au sein de la junte littéraire québécoise, cri du cœur exaspéré servi sous la forme d'un petit manifeste direct et limpide, la « Déclaration des autrices et auteurs contre le travail gratuit » a été lancée en septembre dernier, remaniée et assortie comme il se doit d'une pétition. Venez-y en grand nombre et dites-le à vos proches. Lettre collective, donc sans signature, cette missive invite les écrivain-e-s, et tous ceux qui gravitent et vivent autour de la fameuse chose littéraire, à réfléchir au sort qu'ils et qu'elles ne méritent pas, mais dont ils et elles s'accrochent pourtant, par habitude et par dépit. Cachets faméliques ou travail carrément impayé, longs déplacements aux frais de l'artiste lors d'activités littéraires, longue attente anxieuse de chèques pour des textes pourtant remis, attente encore pour la réception d'une bourse ou d'un quelconque à-valoir, redevances minimales en cas de publication. Voilà le lot ordinaire de bien des gens de lettres, de la plupart en fait. Inutile, dans ces pages spécialisées, de rappeler que l'immense majorité de ceux et celles qui font les livres ne vivent et ne vivront jamais de leur seule plume, et que le lancement en bonne et classique forme d'un bouquin par un éditeur idéalement respecté, fruit d'un travail réel et sincère, relève encore apparemment du prestige, voire de la prestidigitation. Leur activité première — écrire — passe encore aux yeux de bien du monde pour une sorte de hobby, peut-être supérieur, mais un passe-temps néanmoins, un délassément ou un luxe vaguement aristocratique et qu'on peut s'offrir quand on en a le temps et les moyens, ce dont les autrices et auteurs manquent justement.

Instigatrice, avec d'autres lettrés tracassés (dont Pierre-Luc Landry et Nicholas Dawson) du projet « Déclaration des autrices et auteurs contre le travail gratuit », Lula Carballo explique :



C'est parti d'un statut Facebook de Marie Darsigny. On discutait entre nous avec d'autres écrivains, on se disait que ça n'a pas de sens d'écrire pour rien, que ça nous prend du temps et qu'on ne reçoit pas notre chèque, si on y a droit, avant des mois. Est-ce possible d'exiger d'être payé quand on a envoyé son texte ? Quand on a commencé à écrire notre lettre, on a remarqué un clivage des générations. Mais c'était comme ça il y a trente ans. On constate que la situation reste la même, que ça n'a pas changé du tout. Dans toute cette précarité, celui qui est le plus démuné, c'est l'écrivain, s'il n'a pas demandé de bourse ou s'il ne l'a pas obtenue. Toutes les autres personnes dans la chaîne du livre sont rémunérées.

Cautionné déjà par plus de deux centaines de signataires, ce manifeste vitaminique et tonifiant est un vibrant appel à tous et non une mise en accusation des institutions, du milieu de l'édition (ce dernier ne roulant pas toujours sur l'or non plus) ou une tristounette plainte.



Je ne veux pas passer pour une débutante qui a publié son premier livre et qui s'autorise à chialer, insiste Lula Carballo, ça fait dix ans que je suis dans le milieu littéraire. Quand on m'invite pour donner des conférences ou à des rencontres avec des étudiants, je dois demander congé de travail, et je suis pigiste, oui, j'ai un travail en parallèle, évidemment, car il faut ça pour survivre. Maintenant, quand tu étudies en littérature, tu n'as même plus la possibilité d'avoir une job stable, comme prof, ce qui était avant la seule avenue possible ou presque,

Elle ajoute que malgré les heurs et malheurs de ce métier aléatoire et forte de la bonne réception de son premier roman *Créatures du hasard* (Cheval d'août, 2018), elle s'estime privilégiée comparativement à tous ces artistes du livre qui en arrachent davantage ou qui accumulent les refus de la part des éditeurs ou de l'État.

« Je suis ultra chanceuse dans ma vie littéraire, je ne pourrais pas demander mieux. Mais la visibilité, ça ne donne rien à manger. Moi, je ne peux pas continuer à écrire si je n'ai pas de bourse. » À ce titre, venir à bout d'une demande à l'un ou à l'autre des conseils est en soi toute une corvée. Carballo y a passé une année, réécrivant et peaufinant son plan afin de faire la meilleure impression auprès des décideurs : « Si je veux écrire ce livre-là, il faut que ma demande soit solide. J'ai pris tellement de temps à écrire cette demande qu'elle est extrêmement détaillée. Ils risquent de penser que mon livre est déjà écrit. Et faire des plans, parfois, ça va contre la création. »

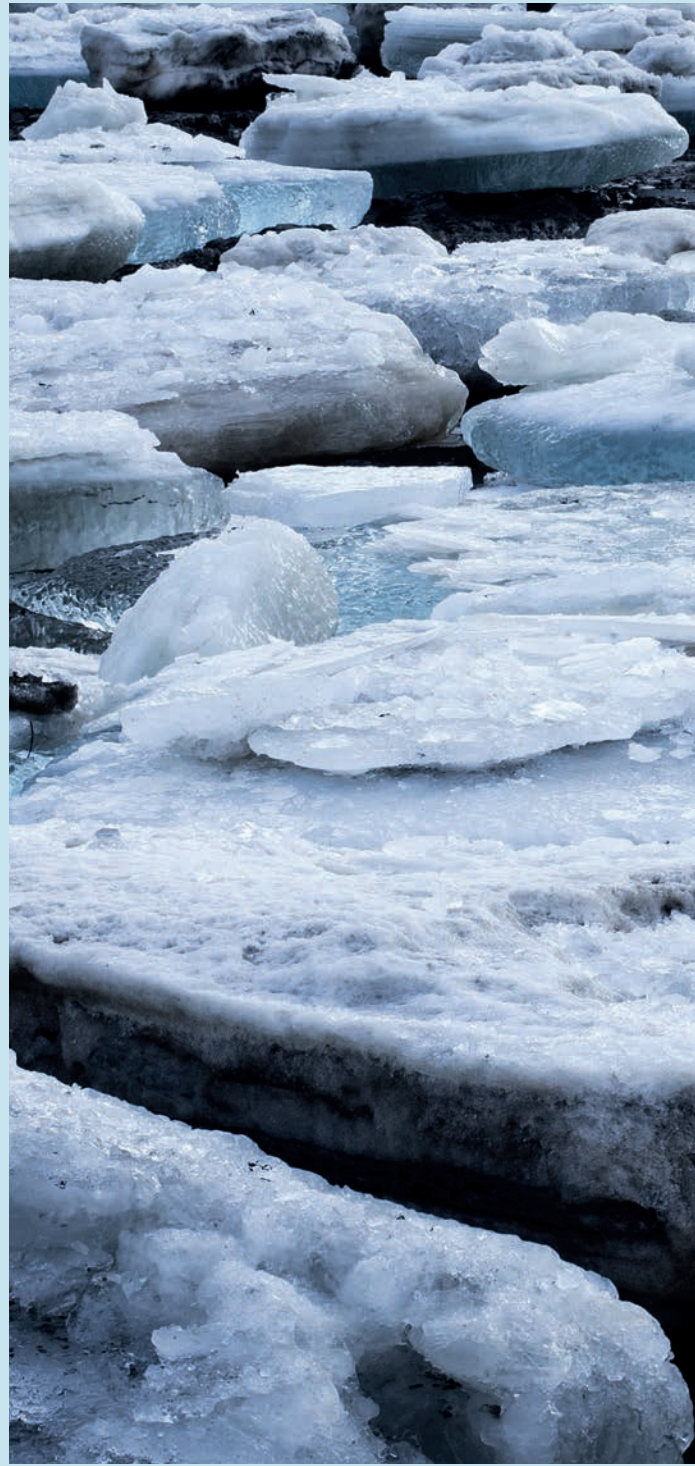
Sans pénétrer plus à fond les nombreux mystères des gouvernements provincial et fédéral quant à l'octroi de bourses et de subventions, sans non plus explorer les modes de paiement aux artistes des divers salons du livre de la province ou les applications plus ou moins datées de l'essentielle grille tarifaire proposée par l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ), le constat s'impose facilement : les gens de lettres sont tous un peu égarés dans un système aléatoire et vaseux, sans véritables balises solides. S'il était mis sur pied, par exemple, l'équivalent d'une « heure de tombée » pour l'envoi des cachets ou des à-valoir, lesquels seraient distribués à date fixe, disons à la réception des textes, personne ne s'en plaindrait, et les artistes pourraient mieux organiser leurs affaires, boucler les chiches fins de mois et, si ça se trouve, rembourser par à-coups leurs dettes d'étude ou les dépenses engagées à crédit pour leur propre travail.

On dira qu'il en va de même dans le monde, rendu cruel et sans pitié, de la musique, où les artistes se voient traités comme de la marchandise modique par les réseaux d'écoute en ligne et autres trucs à téléchargement, le disque compact ayant été relégué au purgatoire des vieilleries à peine dignes de l'Armée du salut. Vrai, mais ces créateurs ou interprètes ont la scène, vendent des billets, font des tournées : « L'écrivain n'est pas nécessairement porté à se donner en spectacle ou à aller danser à la télé. C'est fou qu'on nous demande de devenir des vedettes alors que l'écriture, c'est totalement autre chose », dixit Carballo, et on lui donne facilement raison.

Enfin, cette déclaration, signée par plus de deux centaines de fiers acteurs et actrices des lettres québécoises, invitation à la solidarité, à la mobilisation possiblement, et visant à une meilleure organisation du système en place et à de plus justes rémunérations, va-t-elle faire écho hors des circuits déjà intéressés ou aller se perdre dans le purgatoire des revendications mal entendues ? Les gens de lettres, trop souvent assimilés à des espèces de pique-assiette chichiteux qui devraient donc se trouver « une vraie job », n'aspirent pas à la fortune soudaine ou à des sommes faramineuses issues des fonds publics mais, comme tout un chacun, à une paix minimale de l'esprit et un certain confort matériel. Car, au-delà de la hausse des prix de l'essence, des poivrons ou du steak haché, même l'amour et l'eau fraîche coûtent cher dans ce grand monde d'achats où, si l'on n'y prend garde, R2-D2 et C-RPO vont se charger d'écrire la poésie gratuitement, suivant d'obscurs et inquiétants algorithmes.

Aleksi K. Lepage est journaliste culturel à gages, ex-blogueur, primo-romancier jusqu'à nouvel ordre et, plus généralement, fainéant de confession. Il vivote d'une pige à l'autre depuis plus d'une vingtaine d'années.





Le gros lot, l'édition populaire ?

Nicholas Giguère

Fins stratèges pour certains, fieffés opportunistes pour d'autres, les éditeur-trice-s grand public, au même titre que leurs homologues littéraires, dynamisent le milieu éditorial québécois.

Méconnues ou tout simplement boudées par la sphère lettrée, les maisons d'édition spécialisées dans la littérature de grande diffusion font partie intégrante de l'industrie du livre d'ici. Certaines d'entre elles, établies depuis plusieurs décennies, rejoignent chaque année des centaines de milliers de lecteurs-trices. Ainsi, les éditions Hurtubise, fondées en 1960 par Claude Hurtubise, sont reconnues, surtout depuis le tournant du millénaire, pour leurs romans historiques, dont ceux de Jean-Pierre Charland, Michel David et Michel Langlois. Guy Saint-Jean Éditeur, maison sise à Laval et active depuis 1981, se spécialise notamment dans la publication d'ouvrages pratiques et de témoignages. Pour leur part, les Éditeurs réunis et les éditions JCL, propriétés du Groupe Bertrand Éditeur, ont investi ces dernières années les créneaux de la *chick lit* (des comédies sentimentales écrites par et pour des femmes) et de la littérature érotique à la *50 Shades of Grey*, avec entre autres la collection « Romantica » et les titres *Annabel et Max, adultes consentants* (2016) de Sonia Alain ou *Présumée innocente* (2019) de Judith Bannon. De leur côté, Les Malins ont révolutionné le milieu de la littérature jeunesse grâce notamment à la série « Léa Olivier », de Catherine Girard-Audet, qui a connu un succès phénoménal tant au Québec qu'en Europe. Qu'ont en commun ces maisons d'édition ?

Un ton, une voix, une personnalité

C'est une lapalissade : pour construire leur image de marque, les maisons développent une politique éditoriale rigoureuse, fondée sur des critères (esthétiques, idéologiques, etc.) spécifiques. L'affirmation s'applique d'autant plus au milieu de l'édition grand public, où la concurrence est accrue. « Ça joue du coude, comme on dit. Ce n'est pas facile », confirme André Gagnon, directeur littéraire aux éditions Hurtubise. Pour séparer le bon grain de l'ivraie et ainsi faire leur place, les éditeur-trice-s de littérature de grande diffusion ne peuvent miser uniquement sur les qualités intrinsèques d'un manuscrit : ils prennent en considération d'autres facteurs, le premier étant le lectorat visé par le texte – lectorat qui doit d'ailleurs être le plus élargi possible.

Aux Malins, nous cherchons à former les grands lecteurs de demain, affirme le directeur général Marc-André Audet. Mais ces lecteurs sont aujourd'hui de plus en plus sollicités par YouTube, les séries télévisées, les téléphones intelligents et les réseaux sociaux. Je me dois donc, en tant qu'éditeur, de capter rapidement leur attention. D'où mon intérêt pour les histoires qui « résonnent », pour les textes par lesquels on est « happés » : si, après trente pages, je n'ai pas accroché, je passe à un autre manuscrit, car je sais pertinemment qu'un tel texte ne trouvera pas preneur chez les trois mille personnes formant mon lectorat de base.



La personnalité, la notoriété et le capital social d'un-e auteur-trice s'imposent aussi comme des critères de sélection importants, sinon plus, que la simplicité, l'efficacité et la fluidité de l'écriture, ou encore l'uniformité du ton. « En 2020, explique André Gagnon, dans un marché aussi concurrentiel que celui du livre, la qualité littéraire d'une œuvre ne suffit pas, ne suffit plus : au-delà de toutes les ressources que la maison peut apporter à l'auteur, l'engagement de celui-ci devient de plus en plus une condition primordiale de son succès. » Seront par conséquent privilégié-es les auteurs-es prêt-es à s'investir pleinement dans la promotion de leur livre, que ce soit en collaborant avec les médias, en participant à plusieurs événements (salons du livre, conférences, tournées dans les écoles, ateliers d'écriture, etc.) ou en assurant une présence continue sur les réseaux sociaux.

Ce dernier aspect s'avère déterminant pour Jean Paré, directeur général de Guy Saint-Jean :

Quand je reçois un manuscrit ou que j'en commande un, la première chose que je vérifie, avant même de jeter un œil au texte, c'est si l'auteur est présent sur Facebook. Je m'intéresse à son vécu, à ses diverses expériences de travail, même à ce qui est très éloigné de son projet de publication, car je veux générer une forme de storytelling, un buzz autour de son livre. Un événement.

D'où la prédilection pour les youtubeur-se-s, instagrameur-se-s, et autres influenceur-euse-s : il s'agit de personnalités publiques, dont la réputation bien établie représente, à première vue, une probabilité de succès. Or, il n'en est pas toujours ainsi. « Même si un influenceur est suivi par des centaines de milliers d'abonnés, rien ne nous permet d'affirmer avec certitude que cette fidélité se transposera au format livre », soutient Jean Paré. L'édition commerciale, aussi rentable soit-elle, comporte, à l'instar de toute activité éditoriale, son lot de risques.

Un coup de dés jamais n'abolira le hasard

« S'il existait une recette qui permettrait d'éditer des best-sellers à la chaîne, ne serions-nous pas tous des éditeurs prospères ? » Ces propos d'André Gagnon montrent, si besoin était, que le succès dans l'édition grand public – tout comme dans l'édition littéraire – n'obéit à aucune règle ; au contraire, il demeure l'exception à la règle, une sorte de miracle, « une loterie », pour reprendre l'expression de Jean Paré. « Il n'y a pas de recettes toutes faites, confirme Daniel Berthiaume, directeur général des Éditeurs réunis et des éditions JCL. D'aucuns semblent croire qu'un best-seller peut être écrit et publié en dix étapes faciles à suivre. Tout est toujours à recommencer. » Même son de cloche chez Jean Paré : « Autant je peux investir des sommes colossales pour un projet auquel je crois et me tromper sur toute la ligne, autant je peux sortir de ma zone de confort et publier un livre qui remportera un succès inespéré. » Le cas de Mériane Labrie, alias Madame Labrisky, est à cet égard probant : insatisfaite des barres énergétiques offertes sur le marché, elle propose à Guy Saint-Jean un livre de recettes plutôt niché. Lancé en 2016, son ouvrage *Ces galettes dont tout le monde parle* a caracolé en tête des ventes pendant près de deux ans.

La fureur du cash

Non seulement n'y a-t-il pas de recette qui assurerait la rentabilité de ces maisons d'édition, mais leurs patron-nes doivent composer avec des difficultés qui, si elles ne sont pas insurmontables, n'en exigent pas moins tout un arsenal de stratégies variées. Selon Jean Paré, les éditeur-trices grand public souffrent d'un manque de reconnaissance et de légitimité dans le milieu littéraire et, par extension, dans la chaîne du livre traditionnelle : « En librairie, par exemple, on retrouve nettement moins d'interlocuteur-trice-s, de prescripteur-trice-s pour le type d'ouvrages que nous éditons. » Il devient donc impératif pour les Hurtubise et JCL de ce monde de se rabattre sur d'autres circuits de diffusion, dont ceux des magasins à grande surface (Costco, Walmart, etc.), et d'investir massivement dans la publicité et les relations de presse. « On croit à tort que les maisons d'édition spécialisées dans des créneaux tels que la littérature sentimentale, le roman historique, le polar et le jeunesse disposent de ressources financières et matérielles quasi infinies. Rien n'est plus faux. Bien souvent, nous n'avons pas beaucoup plus de moyens que nos collègues littéraires. Nous misons plus gros, c'est tout », affirme cependant Elsa Galardo, directrice littéraire aux éditions JCL. Et les éditeur-trices paient souvent le prix fort : dépenses faramineuses liées à la diffusion élargie, gestion des retours et des invendus, endettement, difficultés financières. De plus, leur nature « commerciale » leur colle à la peau, ce qui les contraint à maintenir un certain faste. « Les Éditeurs réunis et les éditions JCL doivent être à la hauteur de leur réputation, soutient Daniel Bertrand. Ainsi, nous participons à tous les salons du livre de la province et nous louons de grands stands, car nous savons pertinemment que c'est ce à quoi les lecteurs s'attendent. »

Pour Elsa Galardo, « à une époque où l'offre de titres est exponentielle, les éditeurs comme nous doivent plus que jamais se montrer à l'écoute de leur lectorat, bien cibler leurs goûts et demeurer à l'affût des nouvelles mouvances et tendances du marché ». Ce n'est qu'ainsi qu'ils peuvent espérer rester rentables, se renouveler et s'inscrire dans la durée.

Nicholas Giguère a obtenu un doctorat en études françaises à l'Université de Sherbrooke. Auteur des ouvrages *Queues* (2017), *Quelqu'un* (2018) et *Petites annonces* (2020), parus aux éditions Hamac, il est responsable du cahier critique de *Lettres québécoises* depuis l'automne 2019.

BQBIBLIOTHÈQUE
QUÉBÉCOISE

- NOUVEAUTÉS -

Alfred DesRochers

**Élégies pour
l'épouse en-allée**

Lucie Lachapelle

Rivière Mékiskan

Antonine Maillet

**Fais confiance à la
mer, elle te portera**

Gilles Jobidon

L'âme frère

La littérature d'hier à aujourd'hui

livres-bq.com

Qu'est-ce qui fait courir les foules ?

Isabelle Beaulieu

Tout palmarès des ventes qui se respecte contient nombre de romans historiques. Tour d'horizon des hypothèses quant à la réussite économique du genre.

On attribue généralement l'apparition du roman historique à l'auteur écossais Walter Scott (1771-1832), dont les œuvres connurent une grande popularité. Pendant ce temps, au Québec, avec la publication en 1837 de *L'influence d'un livre*, de Philippe Aubert de Gaspé fils (qui serait le premier « roman » québécois, mais qui n'est pas un roman historique), le genre romanesque subit les foudres de la censure. On lui préfère de loin, du moins le clergé, les faits qui viennent s'opposer aux dérivés de l'imagination. Le roman historique apparaît donc comme un moindre mal puisqu'il contient à tout le moins quelques notions de vérité. Philippe Aubert de Gaspé père nous donnera en 1863 l'un des premiers romans historiques de la littérature québécoise, *Les Anciens Canadiens*, qui par ailleurs obtient beaucoup de succès.

D'autres auteurs ont suivi : Napoléon Bourassa, Joseph Marmette, Laure Conan, Lionel Groulx, Léo-Paul Desrosiers. L'engouement pour le roman historique semble connaître une pause à partir des années 1950, qui laissent place à l'arrivée du récit biographique et à l'accroissement de la littérature jeunesse. Mais la fiction historique aura sa revanche dans les années 1980 avec entre autres les séries « Les fils de la liberté » (1981) de Louis Caron et « Les filles de Caleb » (1985) d'Arlette Cousture. Depuis, l'attachement des Québécois-e-s envers le genre n'a pas discontinué.

Ça se bouscule au portillon

Ce n'est pas la première fois que l'on cherche à débusquer les raisons de la popularité du roman historique. Mais le phénomène est si grand que l'on continue à vouloir en démystifier les attraits. Pour Marie-Claire Saint-Jean, directrice littéraire chez Guy Saint-Jean Éditeur, le roman historique répond au besoin de savoir d'où l'on vient. « Il permet de prendre conscience de l'évolution de notre société, ou d'apprendre, par le biais de personnages fascinants, des pans importants de notre histoire. [...] En suivant la vie de personnes ayant vécu à une autre époque, on peut prendre la pleine mesure du chemin parcouru d'une manière plus divertissante que par des manuels d'histoire. » Ainsi, la lecture de livres d'histoires étant parfois plus aride, les lecteurs et lectrices lui préféreraient la voix de personnages comme messagers. L'envie qu'aurait l'être humain de se faire raconter des histoires va de pair avec son besoin fondamental de mettre en ordre, grâce au récit, un monde fragmenté, de donner un sens au vide originel.

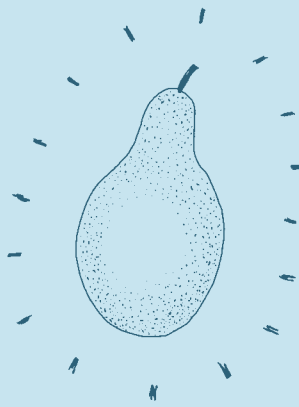
La langue, « cette maîtrise du monde que nous avons à disposition¹ », nous permet de répondre à l'énigme initiale en même temps qu'elle peut organiser une compréhension à partir du chaos. « Le roman historique remplit la même fonction chez le lecteur adulte que le conte chez l'enfant », estime André Gagnon, directeur littéraire à Hurtubise. Le *Il était une fois...* perdurerait donc bien après l'âge tendre.

Qu'il s'agisse du goût de la connaissance, du désir d'identification ou d'affranchissement, du souhait de se remémorer une époque pas si lointaine ou du simple plaisir du divertissement, la veine historique en littérature de fiction n'est de toute façon pas si éloignée du documentaire proprement dit, selon Laurent Turcot, historien, professeur et lui-même auteur de deux romans historiques. « Il y a plein de moments dans l'histoire où on ne sait pas ce qui s'est passé, tout ce qui nous reste ce sont des hypothèses. Les zones d'ombre, le romancier peut les combler. » Imaginer l'Histoire, c'est aussi un peu inventer la sienne. En visitant le passé, le lecteur peut mieux se figurer la ligne du temps et se voir dans une continuité qui s'oppose au concept de finalité : nous existons parce que d'autres ont existé et de la même manière d'autres choses surviendront parce que nous aurons influencé leur venue. Nous échappons alors à l'éphémère pour nous inscrire dans un prolongement et dans une durée.

J'aurais voulu être un héros

Toujours selon Laurent Turcot, le lecteur de romans historiques québécois aimerait aussi être dépaycé, mais chercherait néanmoins des éléments auxquels se rattacher. D'accord pour partir en voyage, mais pas trop loin. « Ce double sentiment de rapprochement et d'éloignement est assez intéressant », dit-il. Le lecteur voudrait s'évader de son train-train sans toutefois perdre ses repères.

Comme notre histoire nationale est jeune, les lecteurs peuvent facilement attribuer les destins qui se trament dans les romans qu'ils lisent à un de leurs ancêtres. En effet, de l'avis de Chantal Fontaine, libraire à la Librairie Moderne de Saint-Jean-sur-Richelieu, les personnages des romans historiques québécois ont souvent eu, étant donné le statut minoritaire des francophones et la mainmise du clergé jusque dans les affaires d'État, à prouver leur force de



caractère. « Et de découvrir des personnages, bien que fictifs, qui ont dû soit se battre pour leurs idées ou pour un mode de vie différent que celui dicté par l'époque, conforte les lecteurs dans leur propre vision de l'histoire et comble l'envie irrépressible de s'identifier à un héros ou une héroïne qui se tient debout face à l'adversité », déclare Fontaine.

Pour parfaire la sauce, intrigue et romance sont des ingrédients importants, sinon essentiels. « J'ai vite compris que ce sont les émotions vécues par les personnages qui sont de la toute première importance, le reste n'est qu'accessoire », exprime Louise Tremblay-D'Essiambre, autrice d'une cinquantaine de romans vendus à ce jour à plus de deux millions d'exemplaires. Se pourrait-il que, puisque les mœurs du Québec d'autrefois étaient truffées d'interdits, les sentiments n'en soient que plus exacerbés, dans les romans historiques notamment ? Ce trait aurait du moins l'heur de plaire aux lectrices, puisqu'elles semblent plus nombreuses que les hommes, sans que ces derniers soient complètement absents, à lire des romans historiques québécois, selon notre libraire interrogée. Ces lectrices, qui auraient majoritairement plus de la cinquantaine, seraient d'une grande fidélité envers le genre, n'allant guère vers d'autres littératures et si c'est le cas, revenant vite fait à leurs habitudes. « Elles ne plongent que rarement dans la littérature étrangère, même historique. D'ailleurs, c'est aussi vrai pour les adeptes de romans hors Québec ; ils ont tendance à ne pas lire les romans historiques québécois », constate Fontaine. Louise Tremblay-D'Essiambre ajoute à propos des raisons qui motivent les inconditionnels d'ouvrages historiques québécois : « Si les lecteurs me ressemblent, ils ont peut-être une certaine nostalgie de ces époques où l'on prenait encore le temps de vivre. Les amis se comptaient peut-être à l'unité, et non à la douzaine comme aujourd'hui, mais on pouvait leur faire confiance. On prenait le temps de vivre sa vie et non de la courir. »

Des chiffres et des lettres

On le sait, vivre de sa plume au Québec est très difficile. Les auteurs de romans historiques pourraient donc représenter pour une bonne part l'exception puisque les lectrices et lecteurs du genre sont nombreux et fidèles. « Oui, j'ai ce privilège immense de vivre de ma plume, confirme Tremblay-D'Essiambre. Mais [...] pour arriver à faire de l'écriture un métier qui comble

mes besoins, je travaille sept jours par semaine, et je m'oblige à écrire 1 000 mots par jour, que je lirai, corrigerai, et relirai jusqu'à ce que je sois satisfaite des images qu'ils suggèrent. » À raison de quatre à cinq heures quotidiennes, l'autrice se met à la tâche.

De son côté, Marie-Claire Saint-Jean, l'éditrice de Tremblay-D'Essiambre, explique que le genre représente pour une bonne part des profits de sa maison d'édition. « Comme nous publions également des guides pratiques, les romans historiques représentent environ 25 % des ventes totales, soit près de 50 % de notre secteur littérature/fiction. » Même son de cloche chez Hurtubise. « Autrefois, du temps où nous publions encore les dernières œuvres écrites par Michel avant sa mort prématurée, le roman historique pouvait représenter jusqu'à 40 % du chiffre d'affaires de la maison », se rappelle André Gagnon. Maintenant que la diversité de l'offre est plus grande, il peut aller chercher jusqu'à 20 % du chiffre d'affaires.

Et Gagnon, confiant, ne doute pas du tout de l'avenir : « On ne parle pas ici d'une certaine tendance, mais d'un engouement qui ne s'est jamais démenti depuis deux siècles... » Si le roman historique a eu des périodes moins prolifiques, il a effectivement su rebondir. On l'a dit, le besoin qu'a l'être humain de regarder dans le rétroviseur pour lorgner du côté de ceux et celles qui l'ont précédé vient probablement l'aider à situer sa propre existence dans un monde où les repères sont de plus en plus absents. Mais peu importe les raisons, l'attrait est bel et bien là. D'ailleurs, Laurent Turcot voit comme fausse l'affirmation qui veut que les gens n'aiment pas l'histoire. « On n'est pas obligé de lire des livres d'histoire pour s'y intéresser, l'histoire appartient à tout le monde et toute forme de préhension de l'histoire qui donne un horizon d'attente et qui fait aimer l'histoire est louable, et en cela le roman historique comble un besoin, et qui sommes-nous pour le critiquer ? »

1. Pierre-Jean Dessertine, « Pourquoi raconter des histoires ? », *L'encyclopédie de l'Agora*, [agora.qc.ca].

Isabelle Beaulieu est détentrice d'un baccalauréat en études françaises de l'Université de Montréal. Elle travaille depuis quelques années comme rédactrice à la revue *Les libraires* et écrit pour *Lettres québécoises* depuis 2013.



